

Divisés par la même langue?

Les cas des russophones ukrainiens et des francophones canadiens

Anna Pletnyova

Cette contribution traite de l'altérité et de la catégorisation parmi les locuteurs d'une même langue, vivant dans des pays différents. La langue est un marqueur fort d'appartenance à un groupe. Cependant ce n'est pas toujours le cas quand la même langue est parlée dans plusieurs pays du monde, car l'identité nationale et les normes linguistiques acceptées dans un pays donné peuvent influencer les attitudes et les représentations sociolinguistiques des locuteurs, menant à la catégorisation négative des « autres » qui partagent la langue, mais pas le pays.

Cette étude utilisera les exemples des russophones d'Ukraine ainsi que des francophones de France et du Canada pour illustrer les différences identitaires et la stéréotypisation, existant parfois entre les locuteurs d'une même langue. Comme cadre théorique, on s'appuiera sur la théorie de l'identité sociale d'Henri Tajfel et John Turner ainsi que les ouvrages des psychologues sociaux tels que Serge Moscovici, Denise Jodelet et Jacques-Philippe Leyens. Le corpus se composera de textes et témoignages repérés dans les médias de masse ainsi que d'extraits d'une enquête de terrain que l'auteure a effectuée en Ukraine en été 2018.

Mots-clés

représentations sociolinguistiques, identité sociale, catégorisation, russophones, francophones

Divisés par la même langue?

Les cas des russophones ukrainiens et des francophones canadiens

Anna Pletnyova

Introduction

Le titre de cet article reprend la citation fameuse de George Bernard Shaw, un écrivain et dramaturge anglais, qui, après sa visite aux États-Unis, a remarqué que les Anglais et les Américains sont deux nations divisées par la même langue: « England and America are two countries separated by the same language » (Shaw 1942, 100). On lui attribue aussi une autre remarque plus caustique, affirmant que l'utilisation d'une langue commune permettait simplement à l'Angleterre et à l'Amérique de comprendre les insultes réciproques: « The use of a common language merely enabled England and America to understand the “insults” offered by the representatives of one to those of the other » (Shaw, 2016).

Il s'agit d'évaluations négatives parmi les locuteurs d'une même langue, car cette dernière peut servir à la fois d'outil unificateur et de point de séparation. Or, les locuteurs de langues pluricentristes vivant dans des pays différents sont parfois incapables de trouver un terrain d'entente ou un langage commun.

Ce texte portera sur l'altérité, la catégorisation et la stéréotypisation existant entre les russophones d'Ukraine et de Russie en parallèle avec la situation des francophones du Canada. Je suis tout à fait consciente des différences entre ces deux

cas et mon intention sera de les utiliser comme exemples pour illustrer mes arguments, plutôt que de les comparer.

Je commencerai par quelques notions théoriques de base empruntées par la sociolinguistique à la psychologie sociale, telles que représentations sociales, qui, appliquées à la langue, deviennent des « représentations sociolinguistiques », ainsi que la théorie de l'identité sociale et les termes connexes de catégorisation et stéréotypisation. Par la suite, je me focaliserai sur deux aspects créant une altérité parmi les locuteurs d'une même langue : l'identité nationale (dans le cas des Ukrainiens) et les attitudes envers les écarts aux normes linguistiques (dans le cas des Canadiens). En tant que corpus, j'utiliserai dans le premier cas les extraits d'une enquête de terrain que j'ai effectuée en Ukraine en été 2018, et dans le second cas des articles publiés dans les médias de masse.

Cadre théorique : Représentations et théories de l'identité sociale

Représentations sociales et sociolinguistiques

Le concept de représentation sociale a été introduit par Serge Moscovici dans les années 1960 et développé par d'autres psychologues sociaux, à savoir Pierre Bourdieu, Denise Jodelet et Jean-Claude Abric, pour n'en citer que quelques-uns. Par la suite, cette notion a été empruntée par la sociolinguistique et étudiée par tels chercheurs que Henri Boyer et Philippe Blanchet. C'est sur les travaux de ce dernier je m'appuierai dans cette étude.

Pour Moscovici (2001, 33), les représentations sociales sont des phénomènes spécifiques liés à un mode particulier de comprendre et de communiquer le monde autour de nous, créant la réalité et le sens communs. Nous fabriquons ces interprétations de réalité conjointement avec les autres avec qui nous partageons le monde, d'où la définition de représentation sociale comme « une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, un ensemble social » (Jodelet 1989, 36).

Lesdites représentations sont transmises par le langage (Moscovici 2001, 31; Jodelet 1989, 66), c'est pourquoi cette notion a été reprise par la sociolinguistique, les appelant comme « représentations linguistiques » ou « représentations sociolinguistiques », qui ne sont qu'une catégorie de représentation sociale (Boyer 1990, 102), basée sur la langue, c'est-à-dire comment on catégorise les autres selon leur façon de parler. Philippe Blanchet (2016, 54) définit les représentations sociolinguistiques comme

la façon dont les acteurs sociaux perçoivent les pratiques linguistiques, les catégorisent, les nomment, leur attribuent des valeurs et des significations, les intriguent dans l'ensemble des processus sociaux, les y construisent et les utilisent (54).

La théorie de l'identité sociale

Ces représentations forment la base d'une identité sociale et linguistique d'un individu, où les pratiques de catégorisation et stéréotypisation maintiennent l'équilibre sociocognitif qui s'y trouve lié (Jodelet 1989, 68). Ces processus ont été étudiés dans la théorie de l'identité sociale, proposée par Tajfel et Turner (1986, 13-17) qui analysent la perception de soi et le comportement des individus du point de vue de leur appartenance aux groupes sociaux.

Pierre Bourdieu (1982) affirme également que notre identité individuelle n'est pas la condition préalable de l'action sociale mais en résulte:

Groupe fait homme, il personnifie une personne fictive, qu'il arrache à l'état de simple agrégat d'individus séparés, lui permettant d'agir et de parler, à travers lui, « comme un seul homme » (p. 101).

Trois processus sont distingués par Tajfel et Turner (1986, 13-17) dans le cadre de leur théorie de l'identité sociale: la catégorisation sociale, l'identification à un groupe particulier et la comparaison sociale. Tout d'abord, les êtres humains mettent les autres dans des catégories distinctes pour les identifier selon leur sexe, profession, nationalité, ethnicité, par exemple, femme-homme, étudiant.e-

professeur.e, Canadien-Américain. Ce faisant, on généralise, en minimisant les différences à l'intérieur de chaque groupe et en les exagérant entre les catégories distinctes. Ensuite, on se trouve des groupes d'adhésion et on adopte leurs identités, en se définissant dans la société humaine, qui, en plus de servir d'auto-référence, prévoit une implication personnelle. D'habitude, on aspire à une image sociale positive, ce qui est atteint par le processus de comparaison sociale de son groupe à celui des autres. Il y a souvent un contraste entre l'opinion favorable envers son propre groupe et les évaluations négatives (attitudes, stéréotypes, opinions) envers celui des autres, ce qui nous aide à relever notre estime de soi. Pour Leyens et al. (1996, 24), « le processus de stéréotypisation des individus consiste à leur appliquer un jugement – stéréotypique – qui rend ces individus interchangeables avec les membres de leur catégorie », par exemple : « Je les connais tous, ils sont tous radins ».

Le linguiste Henri Boyer voit ces évaluations stéréotypiques comme des représentations qui ont « mal tourné ou trop bien tourné, [...] dont la pertinence pratique en discours est tributaire de son fonctionnement simplificateur et donc univoque et à une stabilité de contenu rassurante pour les membres du groupe/de la communauté concerné(e) ». (2003, 15)

Ce travail analysera les représentations sociolinguistiques - jugements, opinions, attitudes envers les pratiques langagières - comme un type de catégorisation sociale, créant des distinctions et inégalités parmi les locuteurs d'une même langue, en envisageant deux facteurs de catégorisation – l'identité nationale et la norme linguistique.

L'identité nationale : le cas des Ukrainiens russophones

La notion d'identité nationale

L'identité nationale fait partie de l'identité sociale d'un individu et représente un des groupes sociaux auxquels on peut s'identifier. Selon Anthony D. Smith (1991,

15-17), un scientifique influent du nationalisme, les nations et l'identité nationale remplissent plusieurs fonctions pour les individus et les groupes – territoriale, économique, politique, mais aussi émotionnelle, fournissant aux individus un moyen fort de se définir et de se placer dans le monde:

a sense of national identity provides a powerful means of defining and locating individual selves in the world, through the prism of the collective personality and its distinctive culture. It is through a shared, unique culture that we are enabled to know 'who we are' in the contemporary world. (17)

La notion d'identité nationale sera interprétée ici comme la fierté d'appartenir à une nation particulière, représentée par la culture, les traditions, les symboles nationaux et la langue commune. Le rôle de la langue dans un État peut être interprété différemment, selon le type d'une idée nationale choisie par un pays donné, mais souvent la langue représente ici une catégorie non seulement linguistique, mais idéologique qui unifie une nation et crée une culture commune partagée.

Mais qu'est-ce qui se passe quand un conflit éclate entre un grand pays avec une culture dominante et un pays plus faible, officiellement unilingue, avec une grande communauté linguistique parlant la langue du pays adversaire?

L'Ukraine est un pays post-soviétique avec l'ukrainien comme seule langue officielle, où il existe une grande population russophone à l'Est et au Sud du pays. En 2014, après la Révolution d'Euromaïdan, un conflit éclate entre l'Ukraine et la Russie. Mécontent du nouveau gouvernement ukrainien pro-occidental, le gouvernement de la Russie cible les régions russophones de l'Ukraine comme des territoires potentiellement séparatistes pro-russes, annexant la Crimée. Cela a provoqué des réactions différentes parmi les russophones, où certains d'entre eux ont accepté le discours pro-russe et certains l'ont vigoureusement rejeté, cherchant à se distinguer davantage des Russes de Russie. Les attitudes et comportement de ces derniers méritent d'être observés de plus près dans la mesure où la guerre a mobilisé la conscience et l'identité nationales ukrainiennes.

Les médias de masse ukrainiens regorgent de débats autour des nationalistes ukrainiens russophones – ceux qui s’identifient fortement comme Ukrainiens et acceptent l’unilinguisme officiel, mais parlent russe. Il existe même un groupe politique des nationalistes ukrainiens russophones – RUN (en ukrainien: РУН, Російськомовні українські націоналісти), dont le leader, Sergiy Zamiluykhin, est black-listé et interdit d’entrer en Russie et en Biélorussie pour des raisons politiques, ce qui est une façon pour la Russie de dire qu’il n’est pas des « leurs » malgré sa russophonie (Euroradio 2017).

Donc, ne voulant plus s’identifier comme Russes, ces russophones ukrainiens essaient de se démarquer des Russes au niveau identitaire, en dépit de l’apparente unité linguistique. Pour ce faire, ils utilisent des stratégies diverses : l’auto-victimisation, l’insistance sur les différences de mentalité et l’accentuation des dissemblances entre leur façon de parler russe et celle des Russes de Russie. Les exemples des entrevues menées lors de mon enquête de terrain en Ukraine démontrent ces stratégies que les russophones ukrainiens utilisent.

L’auto-victimisation et la honte

Tout d’abord, plusieurs russophones pro-ukrainiens ont exprimé des sentiments de culpabilité ou même de honte de leur russophonie. Au début des entrevues, je leur demandais en quelle langue ils préféreraient parler – en russe ou en ukrainien. Cette question anodine provoquait déjà des réactions qui dénonçaient des représentations sociolinguistiques, révélant le désir de distinction des Russes, comme dans l’exemple ci-dessous.

Locuteur 1: *Je parle ukrainien, disons, avec difficulté, mais je comprends absolument tout et je considère l’ukrainien comme langue la plus belle, et elle est natale pour moi, mais je parle russe. C’est plus facile comme ça (d’un ton désolé). [...] Ma femme et moi sont des gens soviétiques, on a été éduqués en russe...*

Interviewer: *Quelles langues parlez-vous, y compris les langues étrangères?*

Locuteur 1: *Seulement russe, si on parle des langues étrangères.*

Interviewer : *Vous considérez le russe comme une langue étrangère?*

Locuteur 1: *En raison des événements récents, oui.*

Interviewer : *Même si vous le parlez comme première langue?*

Locuteur 1: *Malgré ça. **En raison des événements de ces quatre ans, [...] le russe pour moi est une langue étrangère.** La Russie est un pays étranger pour moi, la langue russe et tout le reste est étranger aussi (43, travaille dans une boulangerie, en russe).*

Locuteur 1 exprime en effet des attitudes très négatives envers sa langue maternelle et, au contraire, très positives envers l'ukrainien, qui possède une valeur symbolique pour lui plutôt que fonctionnelle, parce qu'il ne l'utilise pas pour la communication. La phrase « C'est plus facile pour moi » est employée pour justifier sa russophonie persistante malgré son patriotisme ukrainien et clarifier une divergence entre ces représentations du russe comme une langue « étrangère » et le fait que c'est aussi sa première langue. Le locuteur mentionne que sa femme et lui ont reçu une formation en russe pour se positionner comme victime de russification, pour se débarrasser d'une partie de responsabilité pour sa russophonie. Les Russes de Russie sont évidemment considérés par cet interviewé comme les « Autres » de qui il cherche à se distinguer par son zèle patriotique ukrainien, en dépit de la langue russe.

Un autre exemple est celui d'une professeure d'une université ukrainienne, dont le fils a servi dans l'Armée ukrainienne pendant le conflit, et qui a été très choquée par les hostilités. À la question sur sa langue maternelle, elle a répondu : « le russe, aussi navrant que ça soit ». Elle parle toujours russe, en l'expliquant par le besoin de bien présenter le matériel à ces étudiants, qu'elle peut faire seulement en sa première langue. Cependant, ses représentations et pratiques linguistiques ont considérablement changé depuis le début du conflit russo-ukrainien:

Locuteur 2: *Je ne peux rien lire, ni voir en russe, même les auteurs classiques. Ni Tolstoï, ni Pouchkine n'existent pour moi. [...] Dès 2014, je suis passée complètement aux films et livres occidentaux ou en ukrainien. Tous ces changements se sont passés après 2014, pas avant, et **je comprends maintenant que nous sommes tous coupables de ne pas nous indigner de tout ce qui se passait. La dominance du russe était énorme.** L'ukrainien était écrasé. Ce n'était pas belliqueux mais dans de petites choses (55, professeure d'une université, en russe).*

Contrairement à Locuteur 1, Locuteur 2 se présente comme complice de la russification en Ukraine et regrette de n'avoir rien fait avant pour empêcher la dominance de la langue russe. Le passage aux produits culturels occidentaux et ukrainiens est perçu par elle comme une stratégie rédemptrice de sa communication persistante en russe.

C'est évident que la russophonie est ressentie par ces deux locuteurs comme un fardeau qui les accable, parce que la langue les rapproche du groupe auquel ils évitent de s'identifier sous l'influence des événements politiques. L'auto-victimisation est une stratégie utilisée pour justifier leur ressemblance au groupe opposé.

L'insistance sur les différences de système de croyance

Une autre stratégie très typique du processus de comparaison sociale consiste en l'insistance sur le système de croyance et les pratiques culturelles différents et supérieurs des Ukrainiens russophones par rapport à ceux des Russes de Russie.

Locuteur 3: *La langue russe n'est pas une langue slave, c'est n'importe quoi. Pourquoi, les Russes, ils prononcent « a » au lieu de « o » (il le dit, en parlant russe et en faisant exactement ça). Je parle russe, mais je parle ukrainien aussi et je comprends le polonais, le tchèque et d'autres langues est-européennes proches. Un Russe ne comprend même pas l'ukrainien.*

Interviewer: « *Et toi, tu es russophone, mais tu ne te considères pas comme un Russe?* »

Locuteur 3: « *Non, je suis Ukrainien, je parle ukrainien et anglais, j'ai un esprit ouvert à l'Europe et à l'étranger. Les Russes sont une nation fermée avec une mentalité différente – autocrate, anti-démocratique, impérialiste* » (39, programmeur, en russe).

Locuteur 3 attribue des stéréotypes négatifs aux Russes et, par conséquent, à la langue russe, se moquant de leur façon de prononcer les voyelles non accentuées, ce que les Ukrainiens ne font pas, en parlant ukrainien, une langue proche du russe. Paradoxalement, Locuteur 3 parlait russe pendant l'entrevue, prononçant les voyelles exactement de la manière qu'il ridiculisait chez les Russes.

Par conséquent, les différences entre sa propre façon de parler et celle des Russes existent surtout au niveau de ses représentations plutôt qu'en réalité.

En tant que russophone, il prétend se distinguer également des Russes par la compréhension d'autres langues slaves orientales et la compétence linguistique en d'autres langues européennes. Il ressent une unité avec d'autres Slaves européens et exagère les similarités entre eux et les Ukrainiens sous l'influence de son orientation politique vers l'Europe, ce qui se reflète aussi dans ses représentations sociolinguistiques et identitaires. Pour lui, le fait de parler plusieurs langues le rend plus européen et démocrate, distinct des Russes, qu'il voit comme les « Autres » impérialistes, bien que russophones comme lui. Cette stéréotypisation permet de relever le prestige de son propre groupe, la nation ukrainienne, et de rabaisser le groupe rival des Russes de Russie.

L'accentuation des différences entre le russe d'Ukraine et le russe de Russie

Un autre moyen de se distinguer des Russes que les russophones ukrainiens utilisent c'est celui de l'accentuation des différences entre la variété de russe parlée en Ukraine et celle de Russie. « Je parle la langue russe, pas la langue de Russie » (« russkii/русский » et non « rossiiskii/российский »), ils affirment. Pour être considérés comme Ukrainiens, ces locuteurs revendiquent de la légitimité pour leur propre façon de parler russe.

*Locuteur 4: J'ai une attitude très positive envers la langue russe parce qu'on ne doit pas tourner cette situation à l'envers mais plutôt en profiter. Si la Russie nous a imposé sa langue et beaucoup de gens parlent russe ici, c'est tout à fait normal. Maîtriser deux langues c'est mieux qu'une seule. Il faut juste, d'une manière ou d'une autre, reconnaître officiellement **la langue russe des Ukrainiens qui est, en réalité, considérablement différente de celle des Russes**, et à l'étranger on entend immédiatement si ce sont des Russes ou des Ukrainiens. **Les Ukrainiens parlent plus bas et utilisent plus de diminutifs et certains suffixes – les langues sont différentes. Donc, il faut reconnaître légalement qu'ici, en Ukraine, on a la langue russe des Ukrainiens et ne pas étiqueter tout le monde comme juste « russophones ».** Comme il y a l'anglais de Grande Bretagne, l'anglais des États-Unis, l'anglais de Samoa (29-30, analyste commercial, en ukrainien).*

Locuteur 4, qui a choisi l'ukrainien comme langue d'entrevue, pense, comme les interviewés précédents, que la langue russe a été imposée aux russophones ukrainiens par la Russie, mais présente sa russophonie comme un avantage au niveau du plurilinguisme plutôt qu'un problème. Néanmoins, lui aussi désire se distinguer des russophones russes, en accentuant les différences entre le russe d'Ukraine et le russe de Russie et proposant de catégoriser au niveau officiel le russe des Ukrainiens comme une variété distincte. Il évite de partager le même groupe identitaire avec les Russes de Russie, celui des « russophones », desquels il essaie de se dissocier, en créant une nouvelle catégorie pour sa première langue – « le russe d'Ukraine ».

Attitudes envers les variétés différentes d'une même langue

Les normes

Dans cette section, il s'agira de la norme linguistique et des attitudes envers les déviations par rapport à elle, c'est-à-dire envers les variétés différentes d'une même langue parlée dans des différents pays francophones.

Le dictionnaire Larousse définit la norme comme « règle, principe, critère auquel se réfère tout jugement; ensemble des règles de conduite qui s'imposent à un groupe social » (Larousse, n.d.). Mais d'où viennent ces règles et ces principes? Qui les impose ?

Moreau (1997, 218-220) distingue des types différents de normes. Les habitudes partagées par les membres d'une communauté sont des *normes de fonctionnement* enregistrées et classifiées par des linguistes dans les *normes descriptives*. Ensuite, les *normes prescriptives* attribuent à des normes de fonctionnement ou à une variété de la langue le statut de modèle à rejoindre comme « la » seule bonne norme. Ces « bonnes normes » sont déterminées selon des facteurs différents : les normes propres à un groupe particulier, les normes basées sur la tradition (dans le cas de la francophonie, le français de France, héritière de la

tradition, a plus de légitimité et une meilleure réputation que le français des autres francophones), ou bien les normes de la classe supérieure dans une société donnée (ibid., 220-221). C'est sur ces normes prescriptives que se basent les *normes évaluatives* ou *subjectives*, c'est-à-dire des représentations sociolinguistiques reflétées dans des attitudes, opinions, croyances, stéréotypes, préjugés. Souvent, la « bonne » norme de la langue « standard » ou la norme « fantasmée » par les locuteurs n'est qu'un « ensemble abstrait » qui ne « s'incarne dans l'usage de personne » mais qui est prescrite par les grammairiens (ibid., 222-223), créant un écart entre la langue parlée et la langue écrite standardisée (Villeneuve 2017, 49). Par exemple, dans le cas du français, certaines formes utilisées dans la langue parlée des Canadiens francophones sont stigmatisées, car elles sont considérées comme trop éloignées du français « standard », qui est vu comme monolithe et unique, ce qui n'est qu'un mythe (Villeneuve 2017, 49; Boudreau et Violette 2009, 25). Ces évaluations et attitudes négatives envers les écarts à la norme peuvent créer des sentiments d'insécurité et de honte chez les locuteurs d'une variété non standard.

Le français et la situation de francophonie ont été choisis pour illustrer comment les attitudes à la norme peuvent créer des injustices parmi les locuteurs d'une même langue parce que le français est l'une des langues les plus standardisées du monde, d'où tant d'intérêt pour l'étude des « normes » parmi les linguistes francophones (Moreau 1997, 218).

Représentations du français canadien : « Ils parlent français, mais non pas le véritable français de France »

Le récit connu de l'auteur québécois Roch Carrier (1990, 3-6) *C'est pas comme à Paris, mais...* démontre le jeu de représentations sociolinguistiques autour de la norme. Il décrit une conversation parmi les invités dans une soirée au Canada anglais à laquelle il a assisté, où une anglophone apprenant le français est allée à Montréal et, après que son français n'a pas été compris, elle a conclu que « They

don't speak French, I mean the real French ». Un autre invité a remarqué : « Si les Canadiens français ne parlent pas français, pourquoi le bill 101 impose-t-il le français comme langue officielle? » Ensuite, la conversation a continué ainsi :

- Oh dear! Ils parlent français, mais non pas le véritable français de France.
- Madame, le Général de Gaulle parlait-il le vrai français de France?
- Mais certainement, mon cher.
- Lorsqu'il a parlé au balcon de l'Hôtel-de-Ville de Montréal, pensez-vous que les Canadiens français ont compris son français de France? (ibid., 3)

Dans cette histoire, on voit que le français de France est jugé comme « véritable » alors que la variété québécoise est blâmée comme défective par cette apprenante de français, pour qui c'est la seule explication pourquoi le « vrai » français qu'elle apprenait et essayait d'utiliser n'était pas compris. L'auteur montre que le discours fameux du Général de Gaulle, culminant dans la phrase « Vive le Québec libre! », a été correctement saisi et apprécié par les Québécois, donnant la preuve que les évaluations subjectives basées sur les normes prescriptives exagèrent les différences entre les deux variétés de français et provoquent des jugements négatifs et même des conflits.

Un autre témoignage, plus récent, vient de la revue *Acadie nouvelle*, qui discute du post d'une francophone acadienne, Roxann Guerrette, ancienne présidente de la fédération étudiante de l'Université de Moncton. Ayant fait un séjour en France, la jeune femme a critiqué violemment la qualité de son propre français acadien sur sa page Facebook :

Depuis mon arrivée en France, je me demande quel était le but des francophones canadiens de se battre pour conserver leur langue. ON PARLE MAL. Les Québécois n'aiment pas notre accent. C'est difficile pour les Français de nous comprendre. Le français que j'ai appris à l'école est pourri ! Ça sert à rien ! Si vous n'êtes pas d'avis, faites lumière sur mon ignorance que le français en Acadie c'est une perte de temps ! (cité dans Delattre 2018).

Dans ce post, qui est un véritable cri de désespoir, Roxann exprime des sentiments d'infériorité non seulement par rapport aux Français de France, mais également aux Québécois, révélant une hiérarchie de prestige entre les variétés de français parlées au Canada ainsi que les différences dans les prétentions à la légitimité entre le Québec et l'ancienne Acadie. Les Français ne sont pas les seuls à être réputés comme locuteurs de la « bonne norme », les Québécois dont la variété a plus de standardisation et de légitimité sont également vus comme locuteurs d'une variété supérieure à celle des Acadiens (Violette citée dans Delattre 2018). Sous pression des jugements dévalorisants, Roxann manifeste un sentiment, connu en sociolinguistique comme « auto-dépréciation » (Lafontaine 1997, 58) ou « auto-odi » (Ninyoles 1969, 81; Garabato et Colonna 2016), quand les locuteurs d'une variété dominée possèdent une image très négative de leur propre façon de parler, parfois même plus négative que celle qu'en ont les locuteurs de variété dominante (Lafontaine 1997, 58). La réaction aux évaluations négatives de sa façon de parler est si émotionnelle parce que la critique du langage d'une personne dévalorise la personne elle-même, parce que cela touche au groupe social auquel elle appartient, surtout quand il s'agit d'une communauté qui se bat pour conserver sa langue minorisée.

D'autres témoignages révèlent que les francophones canadiens choisissent parfois de parler anglais, en séjournant en France, pour éviter des jugements par rapport à leur français. Ces humeurs sont communiquées dans l'article de Stéphane Laporte *Le québécois est trop compliqué pour les Français*, où il s'indigne de la dérision et de la condescendance avec lesquelles les Français traitent le français québécois : « Pour vous, le québécois est un langage de clowns. Toutes nos expressions sont des farces » (Laporte 2009). Il va jusqu'à mettre les Français en garde que leur attitude méprisante peut décourager les Québécois de continuer les efforts de conserver leur langue et les pousser à se tourner vers l'anglais pour le prestige :

De toute façon, au rythme où vont les choses, un jour ou l'autre, c'est certain, on va le gagner, votre respect. Vous ne vous moquerez plus de notre accent. Vous ne détournerez plus nos expressions pour faire rire la galerie. Vous nous comprendrez enfin. Vous nous traiterez avec tous les égards. Et ce jour est pour bientôt. C'est le jour où tous les Québécois parleront anglais. *A few days after, it will be your turn* (ibid.).

Ainsi, la langue commune qui aurait pu unir les deux groupes de francophones finit par les diviser à cause des attitudes aux différences dans l'accent et l'idiome. Les stéréotypes et jugements négatifs chez les locuteurs francophones ont une influence si forte que certains choisissent de communiquer dans une langue étrangère plutôt que de subir l'humiliation causée par la dérision.

Les Français de France au Canada francophone : « le rêve américain, mais en français » ?

Si le français de France a autant de prestige, on s'attend à ce que les Français soient admirés au Canada français? Mais pas du tout. Quand les Français viennent vivre au Québec, cherchant « le rêve américain, mais en français » (Treleaven 2017), il s'avère que la langue ne se traduit pas toujours en sentiment de solidarité (ibid.).

Selon *The Economist* (2017), en 2015, la France a envoyé plus d'immigrants au Québec que tous les autres pays du monde. La province du Québec accepte volontiers les immigrants de France qui sont vus comme des alliés du Québec contre les anglophones dans ses efforts de conserver la langue française. Bien que la langue considérée comme « commune » soit un facteur important dans la décision des immigrants de se déplacer vers le Québec et dans la disposition de la province de les accepter, en réalité, les témoignages démontrent qu'elle finit plutôt par créer une altérité.

Les normes de fonctionnement du français de France un peu différentes, accompagnées d'évaluations subjectives des Québécois, qui voient les Français

comme des « snobinards », rabaisent la variété française de la langue. Ce qui est jugé en France et ailleurs comme « bon », « vrai » et « soutenu » devient « hautain », « prétentieux » et « distant » au Canada francophone. Ces traits sont également attribués aux Français eux-mêmes et à leur mentalité, créant une distinction identitaire en plus de la différence linguistique.

Les attitudes des Québécois envers les immigrants français sont résumées dans la chanson humoristique du chanteur français Fred Fresh, qui a lui-même quitté la France pour s'installer à Montréal. Son ouvrage, chanté du point de vue d'un Québécois, expose les plaintes typiques des Montréalais à propos des immigrants de France et surtout de Paris. Ce qui est intéressant, c'est que la chanson commence par la description de l'accent et d'expressions parisiennes que ce « Québécois » entend désormais partout sur le Plateau-Mont-Royal, un quartier au centre-ville de Montréal, et qui lui « agressent le tympan » (Fred Fresh 2013). Donc, c'est par la langue que se passent les premières rencontres des Québécois avec les Français et se forment les premières impressions d'eux. Les expressions utilisées quotidiennement par les Parisiens et considérées comme normales donnent aux Québécois l'impression de frime et d'arrogance, et les jugements portés sur leur façon de parler se transmettent à leur personnalité. Il est à noter également un des commentaires laissés sur YouTube à propos de la chanson. L'internaute Michel Boulet trouve que

C'est un peu étrange de voir qu'il y a des Québécois qui ont des préjugés « racistes » envers les Français! Tous les Québécois sont en fait des descendants de la vieille France! Comment on appelle ça? De l'auto-racisme? (ibid.)

L'utilisation de l'expression « l'auto-racisme » signifie que l'internaute s'attend à ce que les deux groupes – les Québécois et les Français – soient un parce que tous les deux viennent de la même source – la vieille France. Cependant, en réalité, ils se distinguent par des facteurs divers, dont au premier rang reste la langue, ce qui

nous ramène au titre de cet article - « Divisés par la même langue », mais également par la culture, le système de croyance et, finalement, l'identité différents.

Conclusion

Cet article a discuté de deux facteurs de distinction entre les locuteurs d'une même langue vivant dans des pays différents – c'est l'identité nationale et les attitudes par rapport à la norme. Parfois les deux sont en jeu en même temps, mais l'espace limité de cet article ne me permet pas d'en parler davantage.

Pour résumer, les Ukrainiens russophones qui ressentent une forte identification avec la nation ukrainienne utilisent des moyens divers pour se distinguer de leurs voisins russophones de Russie. Premièrement, ils justifient leur russophonie par l'auto-victimisation (« Ce n'est pas de ma faute si je parle russe »). Ensuite, de leur point de vue, la compétence linguistique en ukrainien et en d'autres langues européennes les rend moins « russes » et plus « européens », ajoutant une distinction à leur système de croyance. En outre, ils accentuent la différence entre le russe d'Ukraine et celui de Russie, ce qui les marque comme appartenant à l'Ukraine plutôt qu'à la Russie.

Chez les francophones, la notion de « bon usage », ancrée dans les relations de pouvoir et de hiérarchie dans la société, et internalisée par les locuteurs, engendre des attitudes négatives et des injustices par rapport aux écarts à cette norme. Dans la question de prestige, la variété de Français de France garde toujours sa primauté, mais, en même temps, gagne à ses locuteurs l'étiquette de « prétentieux » et « arrogant » au Canada, devenant victime de son propre succès. Ces évaluations subjectives créent des préjugés et des injustices entre les groupes différents des francophones – en l'occurrence, de France et du Canada.

Cette étude montre que la langue n'est pas purement un outil de communication, mais un lien avec le social, et tous ses maux se reflètent dans et par les pratiques linguistiques. On parle tous différemment et la langue homogène et

commune pour tous n'est qu'un concept idéologique. Les différences nous enrichissent, mais elles créent aussi des distinctions et des injustices qui nous séparent.

Références

- Blanchet, Philippe. 2016. *Discriminations : Combattre la glottophobie*. Paris: Editions Textuel.
- Boudreau, Annette, et Isabelle Violette. 2009. « Savoir, intervention et posture en milieu minoritaire : les enjeux linguistiques en Acadie du Nouveau Brunswick ». *Langage et société* 3, no. 129 : 13-28. <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2009-3-page-13.htm>.
- Boyer, Henri. 1990. « Matériaux pour une approche des représentations sociolinguistiques : Éléments de définition et parcours documentaire en diglossie ». *Langue française* : 102-124.
- Boyer, Henri. 2003. *De l'autre côté du discours : Recherches sur le fonctionnement des représentations communautaires*. Paris : L'Harmattan.
- Carrier, Roch. 1990. « C'est pas comme à Paris, mais... ». In *Langue et identité : Le français et les francophones d'Amérique du Nord* sous la direction de Noël Corbett, 3-6. Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Delattre, Simon. 2018. « « J'ai honte de ma langue » - Roxann Guerrette ». *Acadie nouvelle*, February 13, 2018. <https://www.acadienouvelle.com/actualites/2018/02/12/jai-honte-de-langue-roxann-guerrette/>.
- Euroradio. 2017. "Belarus Refuses Entry to Russian-Speaking Ukrainian Nationalists Leader", January 7, 2017. <https://euroradio.fm/en/belarus-refuses-entry-russian-speaking-ukrainian-nationalists-leader>.
- Fred Fresh. 2013. « Y'a trop de Français sur le Plateau », YouTube video, 2:51, December 1, 2013, <https://www.youtube.com/watch?v=F0iAfgJesZU>.
- Garabato, Carmen Alén, et Romain Colonna, (dir.). 2016. *Auto-odi : La "haine de soi" en sociolinguistique*. Paris : L'Harmattan.
- Jodelet, Denise. 1989. « Les représentations sociales : un domaine en expansion ». In *Les Représentations sociales* sous la direction de Denise Jodelet, 47-78. Paris: Presses universitaires de France.
- Lafontaine, Dominique. 1997. « Attitudes linguistiques ». In *Sociolinguistique : Concepts de base* sous la direction de Marie-Louise Moreau, 56-60. Rosny-sous-Bois : Bréal.
- Laporte, Stéphane. 2009. « Le québécois est trop compliqué pour les Français ». *La presse.ca*, le 8 février, 2009. <http://www.lapresse.ca/debats/chroniques/stephane-laporte/200902/08/01-825257-le-quebecois-est-trop-complique-pour-les-francais.php>
- Larousse. n.d. « Norme ». Consulté le 30 décembre 2018. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/norme/55009#pydKeBtgwI46hHCz.99>
- Leyens, Jacques-Philippe, Vincent Yzerbyt, et Georges Schadron. 1996. *Stéréotypes et cognition sociale*. Paris : Mardaga.
- Moreau, Marie-Louise. 1997. « Les types de normes ». In *Sociolinguistique : Concepts de base* sous la direction de Marie-Louise Moreau, 218-223. Rosny-sous-Bois : Bréal.
- Ninyoles, Rafael L. 1969. *Conflicte lingüístic valencià*. Barcelona: Edicions 62.
- Shaw, George Bernard. 2016. "Britain and America are Two Nations Divided by a Common Language". *Quote Investigator*, April 3, 2016. <https://quoteinvestigator.com/2016/04/03/common/#return-note-13363-5>.

- Shaw, George Bernard. 1942. "Picturesque Speech and Patter". *The Reader's Digest*, 41(247, November):100.
<http://members.peak.org/~jeremy/dictionaryclassic/chapters/culture/shaw.php>.
- Smith, Anthony. D. 1991. *National Identity*. London: Penguin Books.
- Tajfel, Henri, and John C. Turner. 1986. "The Social Identity Theory of Intergroup Behavior". In *Psychology of Intergroup Relations* edited by Stephen Worshel et William S. Austin, 7-24. Chicago: Nelson-Hall Publishers.
- The Economist. 2017. "Parles-tu québécois? Culture Shock for French Immigrants – in French Canada. Mutual incomprehension takes newcomers by surprise", May 4, 2017.
<https://www.economist.com/news/americas/21721675-mutual-incomprehension-takes-newcomers-surprise-culture-shock-french-immigrantsin-french>.
- Treleaven, Sarah. 2017. "In Montreal, French Expats Find Language Doesn't Translate to Community". *CityLab*, October, 23, 2017,
<https://www.citylab.com/life/2017/10/in-montreal-french-expats-find-language-doesnt-translate-to-community/543444/>.
- Villeneuve, Anne-José. 2017. « Normes objectives et variation socio-stylistique : le français québécois parlé en contexte d'entrevues télévisées ». *Arborescences*, no. 7 (décembre) : 49–66.
<https://doi-org.ezproxy.lib.ucalgary.ca/10.7202/1050968ar>.